

CROISSANCE DES ÉLEVAGES :
DIVERSITÉ DES OBJECTIFS
ET DES SITUATIONS

N'EXISTE-T-IL QU'UNE SEULE LOGIQUE DE LA CROISSANCE ?

EN OUVRANT CES JOURNÉES, NOTRE PRÉSIDENT, M. GROS, NOUS A EXPLIQUÉ COMMENT L'A.F.P.F. S'ÉTAIT TROUVÉE DEVANT DEUX VOIES POSSIBLES POUR ABORDER L'ÉTUDE de la croissance :

- dresser un catalogue théorique des problèmes qui se posent aux éleveurs cherchant à développer leurs troupeaux ;
- partir de cas réels avec ceux qui les ont vécus et en tirer ensuite des enseignements de valeur générale.

La méthode qui a été choisie, la deuxième, est la seule qui nous semble vraiment sérieuse ; ce n'est d'ailleurs que la vieille démarche scientifique qui, partant de l'observation des faits, nous conduit ensuite à une alternance entre réflexion et retour aux faits à travers l'expérimentation ou en se contentant de nouvelles observations.

Cependant, il faut bien constater ce matin que ce n'est pas la voie la plus aisée. Me trouvant maintenant au pied du mur, j'avoue mon incapacité à synthétiser valablement les expériences qui nous ont été présentées.

Il aurait été possible de faire ce travail avant les exposés d'hier, en utilisant les tableaux de chiffres sur lesquels M. HENTGEN avait rassemblé d'avance les principaux résultats techniques et économiques caractérisant la croissance dans les cas étudiés. J'ai essayé de les confronter les uns aux autres et d'en faire des moyennes, mais j'ai finalement abandonné cette voie pour deux raisons :

— La première, c'est que je suis conscient de ce que les chiffres ne permettent de caractériser qu'une part limitée des réalités, part qui n'est peut-être pas la plus importante quant à notre objet, la croissance. En écoutant les exposés, hier, nous avons pu être confortés dans ce sens et, à plusieurs occasions, saisir que le non chiffrable était souvent plus important que le chiffrable.

— La deuxième, c'est que ce travail sur des chiffres conduit finalement à raisonner sur des moyennes et, même si celles-ci sont assorties d'écart types ou autres artifices mathématiques pour mieux cerner la réalité, il n'en reste pas moins qu'une moyenne n'existe jamais si ce n'est dans un cerveau ou sur du papier. Une moyenne est une notion abstraite, certes fort utile dans bien des cas, mais sans existence réelle ; puisque nous avons décidé d'approcher le réel, il faut donc éviter de nous en éloigner d'emblée et essayer de conserver le plus longtemps possible les cas présentés hier à leur état « naissant », si l'on peut dire.

En utilisant ainsi la voie la plus difficile, je bute sur mon incapacité à synthétiser, mais je m'en console en pensant :

- que c'est finalement à chacun de faire sa propre synthèse sur la question et de remettre en cause les certitudes qu'il pouvait avoir hier matin. Il serait intéressant d'organiser ensuite un « forum » où chacun pourrait exprimer ses conclusions ;
- qu'il reste encore à entendre aujourd'hui quatre exposés qui permettront des synthèses partielles sur les questions du travail, du crédit, des références et de l'information.

Enfin, nous avons une dernière garantie : M. COCHARD qui, ce soir, tirera les conclusions de l'ensemble de ces deux journées. Nous abandonnons donc toute inquiétude, nous avons un « bon filet de protection » et pouvons donc courir le risque de dire maintenant un certain nombre de bêtises !

6 Je vais ainsi, à titre de première mise et sans beaucoup d'ordre, vous faire part de quelques réflexions inspirées par les témoignages d'hier, en m'aidant

d'ailleurs, pour cela, des impressions recueillies auprès des uns et des autres. En même temps j'ébaucherai ce qui m'était aussi demandé en tentant de situer les cas d'hier par rapport à l'ensemble des éleveurs français et en abordant les perspectives d'avenir.

La diversité des cas et le danger des théories.

M. DESHOILLERES nous a dit que l'agriculture est une suite de cas particuliers. C'est effectivement ce qui nous a une fois de plus beaucoup frappé hier que ce soit au niveau de la variété des situations ou au niveau des objectifs de la croissance. Rappelons quelques exemples :

— L'agriculteur qui ne dispose que de 15 ha en Mayenne et qui, pour vivre, est obligé d'intensifier sa production, ce qui est possible dans cette région relativement bien arrosée.

— Son voisin de l'Orne qui, s'il dispose de plus de terre, devra aussi intensifier le jour où son fils, ayant terminé ses études agricoles, revient sur l'exploitation.

Ou encore, celui :

— dont le « trou d'été » est résolu grâce à l'envoi des génisses dans l'alpage collectif (Hautes-Alpes),

— dont les locaux sont tels qu'ils ne permettent pas l'utilisation de l'ensilage de maïs (Hautes-Alpes),

— qui peut irriguer pour un faible coût (Hautes-Alpes),

— qui a 9 mois de pâturage possible et qui, de plus, par goût, aime les vaches à la pâture et souffrirait de les laisser à l'étable (Landes),

— qui doit valoriser à la fois des marécages et des sols de rendzine si secs que la clôture électrique est inefficace,

— qui exploite des terres de brandes aux portes de Poitiers et qui multiplie par 4 son troupeau de laitières afin de mieux se libérer en ayant un vacher (Vienne),

— et ceux qui sont contraints de déménager sur 200 km tout en regroupant deux exploitations et en conservant le cheptel (Tarn), ou ceux dont l'élevage bovin est le sous-produit de la betterave industrielle (Bas-Rhin)...

Et il ne s'agit-là que de certains aspects de 9 cas ; il y a un million d'éleveurs, il en resterait 999.991 à entendre !

N'insistons pas sur ce qui est sans doute évident, tout au moins pour celui qui sait voir et écouter, mais acceptons d'en tirer une conclusion pratique : il est sans doute parfois nécessaire de systématiser et d'élaborer des théories, mais celles-ci sont dangereuses au niveau de l'application concrète car la réalité est souvent éloignée de la maquette abstraite qui a permis de tailler le modèle ; si, dans certains cas, nous pouvons nous contenter de simples réajustements : longueur des manches ou déplacements des boutons, dans d'autres, il faudra changer de mannequin ou même fabriquer du sur mesure...

Nous pourrions en particulier discuter l'idée d'un unique modèle de croissance avancé par M. GIROU hier : « D'abord l'intensification fourragère, puis... » Est-ce si sûr ? Ne faut-il pas parfois inverser certains facteurs ou agir simultanément sur certains d'entre eux ? Y a-t-il une seule logique de la croissance ?

Recherche et vulgarisation parcellaire ou par système ?

La réflexion précédente doit être appliquée aux cas particuliers de la recherche et de la vulgarisation. Depuis quelque temps, nous entendons souvent dénoncer le caractère parcellaire des actions menées par les techniciens. Ce serait là une des causes des échecs observés dans les secteurs fourrager et animal.

Certains en concluent que le technicien doit se consacrer, au niveau de la recherche, à la mise au point de systèmes complets, à vulgariser tels quels, prêts à l'emploi si l'on peut dire. N'allons-nous pas retomber alors dans une autre erreur étant donné la diversité des situations locales ?

Y a-t-il un juste milieu entre l'élément parcellaire et le système complet ? Sans doute ; il dépendra du sujet en cause (le choix de la fertilisation ou d'une variété peut mieux tolérer le travail parcellaire que le choix du bâtiment ou du type d'élevage). Il dépendra aussi du stade dans la chaîne recherche-vulgarisation. Toutes choses égales par ailleurs, la vulgarisation auprès de l'agriculteur nécessite un niveau de synthèse supérieur à celui demandé pour la recherche appliquée. Au stade de la recherche fondamentale, il est possible de

s'écarter encore davantage des autres aspects de la production. Par exemple, il est possible de se centrer sur l'étude de la caillette du veau en ignorant le type de bâtiment où vit l'animal.

Je ne crois pas nécessaire de trancher ce débat de manière théorique ; je voudrais seulement préciser ma conviction :

— la véritable synthèse, la synthèse finale entre de multiples éléments, est à effectuer au niveau de l'exploitation. L'agriculteur, qui d'ailleurs court les risques, doit finalement la réaliser. Les techniciens ne sont pourtant pas inutiles ; ils sont de plus en plus nécessaires mais ne peuvent agir qu'à un niveau de présynthèse,

— la vulgarisation, puis la recherche appliquée doivent être davantage ordonnées en fonction du besoin d'appui technique des agriculteurs à la recherche du système le plus satisfaisant. C'est un leurre, à mon avis, d'inventer des systèmes « prêts à l'emploi » et de les faire appliquer par un cheminement descendant,

— il me paraît souhaitable que les techniciens, à différents niveaux, y compris celui de la recherche, étudient quelques modèles avec différents systèmes afin de juger comment leurs techniques parceliaires s'y insèrent. Mais cela doit rester un moyen de formation, de réflexion sur les techniques et leurs interactions.

L'ouverture à diverses techniques.

La diversité des objectifs et des situations conduit à l'emploi d'une gamme de techniques largement ouverte. Nous avons, d'ailleurs, pu remarquer, hier, que les agriculteurs qui ont bien voulu analyser leur cas devant nous se servent d'une technique ou d'une autre, en fonction de ce que chacune apporte concrètement, beaucoup plus qu'en fonction d'idées bien arrêtées d'avance.

Il était assez curieux d'observer les réactions des techniciens. L'un ne jure que par le maïs ; l'autre, défenseur de l'herbe, le considère comme un ennemi dangereux pour l'intensification de la prairie. Et quand on parle d'herbe, il y a lieu de distinguer les tenants de la prairie permanente et les apôtres de la prairie temporaire avec, parmi ces derniers, ceux qui sont pour le ray-grass et ceux qui sont pour la fétuque. Un défenseur de cette dernière graminée ne

s'insurge-t-il pas quand un agriculteur dit avoir constaté que celle-ci a rendu moins bien qu'une autre...

Si nous dépassons nos querelles dignes de « Clochemerle », nous nous voyons le sectarisme empirer encore et prendre parfois des proportions ridicules.

A cause de tout cela, il était sain pour nous d'entendre des éleveurs, très détendus vis-à-vis des techniques qu'ils pratiquent, prêts à essayer sans difficulté le maïs, le ray-grass, la fétuque et la prairie naturelle en fonction des circonstances.

Les grandes possibilités de l'intensification fourragère.

Si nous dépassons nos querelles dignes de « Clochemerle », nous nous retrouvons tous d'accord pour une constatation qui n'est pas nouvelle : les neuf témoignages présentés hier montrent les progrès considérables qui sont possibles en utilisant les techniques fourragères connues.

En partant de la situation moyenne actuelle, il est très souvent possible de tripler les produits animaux sur une même surface fourragère. Les facteurs qui interviennent le plus souvent sont :

- la forte fumure azotée jointe à un judicieux parcellement dans la prairie temporaire et même, bien que dans une mesure moindre, dans certaines prairies permanentes,
- l'utilisation du maïs ensilé comme base des rations pendant la saison d'hiver.

Le déséquilibre lait-viande.

Sur neuf témoignages de croissance présentés hier, huit émanait d'éleveurs de vaches laitières. Doit-on en déduire que les correspondants (1) de l'A.F.P.F. ont surtout des relations dans cette production, ainsi d'ailleurs que les C.E.T.A., les G.V.A., les S.U.A.D. et les E.D.E ? Ou tout simplement

(1) Ajoutons que les organismes qui s'occupent de production de viande s'intéressent généralement beaucoup moins aux troupeaux de vaches allaitantes qu'à l'engraissement et, quand il s'agit de cette dernière production, ils s'intéressent davantage aux taurillons qu'aux autres animaux à l'engrais.

faut-il penser qu'il n'y a pas ou qu'il a peu d'élevages à la fois orientés vers la production de viande et en croissance rapide, avec intensification fourragère ?

Cependant l'A.F.P.F. a comblé cette lacune en demandant à M. FLANDIN, un de ses administrateurs, de nous parler de son cas. Très éloquemment et fort justement, M. FLANDIN a bien montré les énormes difficultés de la croissance d'un troupeau orienté vers la production de viande. L'intensification fourragère ne joue ici que sur le nombre d'animaux entretenus, alors qu'en production laitière son effet se traduit à la fois sur le nombre d'animaux et sur la quantité de lait produite par chaque vache. Les conséquences sont très importantes : en production de viande le capital — qui, par ailleurs, tourne très lentement — doit être multiplié dans la même mesure que la production fourragère.

Il faudrait en production de viande également souligner la compétence très particulière nécessaire, l'importance des difficultés de fertilité et des maladies néo-natales contre lesquelles il n'y a pas d'arme absolue, le manque de crédits adaptés et surtout la quasi-absence de garantie sur les prix.

Ne nous étonnons donc pas de voir que l'intensification fourragère a encore moins d'adeptes dans les régions orientées vers l'élevage de vaches allaitantes que dans les autres.

Un autre type de croissance.

Les cas présentés hier n'étaient pas seulement déséquilibrés au point de vue lait-viande. Ils ne représentaient pas la majorité des élevages français en croissance. Il y a en effet de nombreux autres types de croissance non liés à une intensification fourragère spectaculaire.

Si, en 15 ans, la production laitière et la production de viande bovine ont pratiquement doublé en France, ce n'est pas dû à des croissances telles que celles qui ont été décrites ici, celles des membres des C.E.T.A., des G.A.E.C. ou d'une partie des adhérents des Centres de gestion ou d'autres organismes de développement ; il existe également dans un grand nombre de régions françaises des cas du genre de celui qui suit.

En 1970, j'ai rencontré M. V... dans une exploitation de 18 ha en Mayenne. En 1961, il avait 6 vaches Maine-Anjou qui étaient traites et don-

naient des veaux élevés jusqu'à 18 mois ou deux ans avant d'être vendus à des emboucheurs. En 1962, les trois kilomètres du chemin qui reliait l'exploitation à la grande route Laval-Craon ont été goudronnés, permettant ainsi au camion du laitier de venir jusqu'à la ferme. A partir de cette année-là tout le secteur s'est orienté vers la production laitière.

M. V..., sur ses 18 ha, avait en 1970 4 ha de céréales, 2 ha nécessaires à l'entretien des deux chevaux, 10 ha d'herbe naturelle pour les vaches, 1 ha de choux et 1 ha de betteraves.

Ces 12 ha permettent de nourrir 13 vaches normandes qui sont inséminées en semence charolaise, les génisses amouillantes étant achetées à l'extérieur. Le rendement laitier, calculé d'après les fiches de la laiterie, était légèrement inférieur à 2.500 litres par vache et par an.

M. V... a 57 ans ; sa fille, âgée de 20 ans, voudrait reprendre la ferme. M. V... est content de son sort ; il ne voit jamais le conseiller agricole et n'y tient d'ailleurs pas, craignant d'être entraîné dans un système dont il ne serait plus le maître. Il n'en a pas moins réalisé une belle croissance exprimée en litres de lait et en nombre de veaux.

Les vaches « socialistes » ou non ?

La croissance a conduit hier nos discussions sur le chapitre des grands troupeaux. Nous avons entendu affirmer assez nettement que les grands troupeaux de vaches laitières ne permettaient pas de bons résultats techniques et que les vaches ne sont pas « socialistes ».

L'avenir en France n'est sans doute pas aux très grands troupeaux de type industriel ; dans la prochaine décennie, l'immense majorité des troupeaux restera de taille moyenne (20-40 vaches avec une minorité de 40 à 100 vaches). Mais je ne pense pas pour autant que les bons résultats soient impossibles avec les très grands troupeaux. Quelques exemples en France, d'autres plus nombreux en Amérique nous montrent, au contraire, des rendements spectaculaires dans des grandes unités de 200 à plus de 1.000 vaches. Ce ne sont donc pas les vaches qui sont incapables de vivre en grande société. Ne serait-ce pas plutôt les hommes qui n'ont pas suffisamment le sens « social », c'est-à-dire qui sont rarement capables de travailler harmonieusement ensemble ? Les témoi-

gnages d'hier ont beaucoup insisté sur l'importance primordiale des relations entre les hommes, qu'il s'agisse d'associés en G.A.E.C. ou d'exploitations avec un patron et des ouvriers.

Si très peu de grandes unités se sont montées, si peu se monteront, si, parmi celles qui ont été lancées avec grand bruit, les cloches sonnantes à toute volée le baptême, beaucoup ont péri dans la discrétion, enterrées à la sauvette, c'est soit parce qu'on a voulu utiliser une alimentation d'un coût exagéré, soit parce que l'équipe d'hommes les conduisant n'est pas parvenue à maîtriser convenablement les techniques connues, soit parce qu'elle n'a pas atteint un degré suffisant d'entente.

Les conditions de la croissance.

Des cas présentés, il semble se dégager certains points communs à tous. Pour croître, il faut :

— d'abord avoir un certain *esprit d'initiative* : cet esprit s'acquiert difficilement, tout au moins à un certain âge.

« Ceux qui en ont peuvent s'engager dans l'élevage ; les autres peuvent rentrer dans une organisation professionnelle agricole », nous a-t-on dit hier !

— être *compétent*, c'est-à-dire avoir à la fois des connaissances et du savoir-faire,

— être *appuyé par des techniciens*, conseillers techniques et conseillers de gestion,

— *investir*, ce qui nécessite un appui bancaire dynamique ou une capacité importante d'autofinancement.

Il était assez remarquable de constater dans les cas présentés hier que la *prudence* en matière d'investissement est la règle. Nous avons presque toujours entendu parler d'une croissance très progressive. Si ce n'est peut-être pas la seule voie, il semble toutefois que la plupart des agriculteurs la jugent comme étant la plus sûre.

— *des associés* : un homme seul ne peut pas envisager une croissance sur le plan de l'élevage. Les témoins d'hier ont montré combien ils avaient eu besoin des autres ; dans l'exploitation : la famille, les ouvriers, les

associés ; dans le village : les voisins ou les membres de la CUMA ; dans les diverses organisations professionnelles syndicales, économiques et techniques : le soutien moral, les idées, l'appui technique et le débouché.

Croissance des uns, décroissance des autres !

Une autre réflexion venait irrésistiblement à l'esprit en écoutant ces éleveurs partis d'une production de 3.000 litres de lait à l'ha pour aboutir parfois à trois fois plus. Si tous les producteurs français accroissaient leur production à ce rythme, nous aurions une catastrophe générale avec des excédents laitiers considérables, tout au moins tant qu'on n'aura pas résolu — et ce n'est sans doute pas pour demain — les deux difficiles problèmes de l'entraide alimentaire mondiale et des importations européennes de corps gras.

La consommation européenne de produits laitiers ne progresse que très légèrement, avec un rythme inférieur à 1 % par an.

Ainsi une croissance laitière aussi spectaculaire que celle de nos témoins d'hier n'est donc possible que pour un petit nombre et parce qu'à côté d'eux d'autres éleveurs abandonnent ou réduisent leur production.

Dans ce secteur comme dans beaucoup d'autres, la vulgarisation repose donc sur une ambiguïté fondamentale : d'un côté nous voulons qu'elle réussisse et de l'autre qu'elle échoue.

Il y a pourtant une voie possible en production bovine, c'est la conversion d'un certain nombre de vaches laitières en vaches allaitantes.

Au rythme actuel de l'évolution du rendement de lait par vache, il faudrait convertir 100.000 à 150.000 vaches par an pour l'équilibre du marché. C'est possible compte tenu du désir de nombreux éleveurs qui se retrouvent seuls sur des fermes de 40 à 50 ha ; surchargés, ils veulent abandonner la traite.

Les deux gros obstacles à cette conversion sont actuellement le manque de garantie du prix de la viande et l'insuffisance du système de crédit en faveur des élevages de vaches allaitantes. En effet, comme l'a bien démontré M. FLANDIN, cette production nécessite une trésorerie plus importante que pour la production laitière.

CONCLUSIONS

Pour conclure, je voudrais rassembler ces quelques observations présentées de manière décousue et dégager les témoignages d'hier sur la croissance :

- une forte croissance est techniquement possible grâce en particulier à l'intensification fourragère. Les techniques existent ; la difficulté c'est plutôt de les transmettre ;
- dans les problèmes de croissance, il faut, en particulier, envisager trois aspects qui sont très importants : l'organisation du travail et la possibilité de se libérer à certains moments, le crédit, les risques ;
- les éleveurs ont une vision de la croissance qui n'est pas seulement quantitative. Nous avons souvent senti hier que c'était plus compliqué que cela. Il y a une qualité de la croissance qui est plus importante que son rythme lui-même. Le temps des forcenés de l'U.F. et des forçats de l'U.G.B. devrait être dépassé !

Jacques PLUVINAGE,
*Chargé de mission à l'Institut technique
de l'élevage bovin.*